

Zeitschrift:	Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
Herausgeber:	Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band:	23 (1973)
Heft:	2
Artikel:	Compter les hommes? Portée et limites de l'histoire démographique
Autor:	Bergier, Jean-François
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-80698

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMPTER LES HOMMES?

*Portée et limites de l'histoire démographique**

Par JEAN-FRANÇOIS BERGIER

Sociétés et Populations

«Il n'y a richesse ni force que d'hommes», affirmait Jean Bodin (1529–1596) voici quelque quatre cents ans¹, en un siècle où la population de son pays, la France, et celle de l'Europe occidentale avait crû rapidement et déjà – nous le savons mieux aujourd'hui qu'alors – menaçait d'atteindre un seuil dangereux au-delà duquel les ressources accessibles viendraient à n'être plus suffisantes. A cette formule, que sa concision rend d'autant plus frappante, du philosophe politique de la Renaissance répondit, deux siècles et quelques années plus tard, le solennel avertissement du pasteur anglais Thomas-Robert Malthus (1766–1834); il calculait, en 1798, que la population des nations «civilisées» (on dit aujourd'hui, plus poliment, développées) augmentait en progression géométrique alors que la production des biens indispensables à sa subsistance ne s'accroissait, elle, qu'en progression arithmétique; et Malthus de lancer son appel, destiné surtout à la masse des artisans pauvres et au prolétariat industriel en formation, en faveur d'un contrôle des

* Rapport présenté à la Journée nationale des historiens suisses, Berne, 20 janvier 1973. – La bibliographie sommaire qui fut distribuée aux participants est ici intégrée dans les notes.

¹ JEAN BODIN, *Les six livres de la République*, 1576; éd. de Lyon, 1593, pp. 705–706: «Il ne faut jamais craindre qu'il y ait trop de citoyens vu qu'il n'y a richesse ni force que d'hommes.»

naissances par une contrainte d'ordre moral². Or, Malthus écrivait ou prêchait au départ d'une ère de croissance démographique dont le mouvement n'a fait depuis que s'accélérer jusqu'à nos jours, et dans toutes les parties du Monde.

De Bodin à Malthus, deux affirmations inverses³ que les faits, dans l'immédiat de leur temps, ne devaient point vérifier; mais deux opinions qui ne cessent, depuis lors, d'être opposées l'une à l'autre dans un débat sans fin et, peut-être bien, sans solution. A partir de ces deux expressions extrêmes se sont développées, enrichies et nuancées les doctrines populationnistes ou antipopulationnistes, avec d'autant plus de passion qu'elles contribuaient à déterminer les politiques plus ou moins systématiques et plus ou moins hardies des gouvernements en cette matière⁴.

Or, l'ardeur des polémiques et l'ambiguïté des politiques en matière de population ne soulignent-elles point, avant tout, l'importance des réalités démographiques dans le monde moderne, dont personne ne saurait douter? Et par conséquent la signification, dans le temps historique, des mouvements de population, des attitudes collectives devant ces réalités démographiques que sont la vie, la mort des hommes et, entre deux, leur mariage et les enfants qu'ils mettent au monde? Une somme de problèmes posés à tous et à chacun, aux Etats comme aux particuliers, et qui hypothèquent jusqu'à leur existence même⁵.

Il est dès lors fort naturel que l'histoire, qui est intelligence des

² T.-R. MALTHUS, *Essay on the Principle of Population as it affects the Future Improvement of Society*, 1798.

³ Au XVI^e siècle déjà, cependant, quelques auteurs soutinrent une opinion plus proche de Malthus que de Bodin. Machiavel craignait le danger d'une surpopulation, cause de peste et de famine. Après lui, Botero soulignera, en 1589, la nécessité d'un équilibre démographique. Cf. MARCEL REINHARD, ANDRÉ ARMENGAUD et JACQUES DUPÂQUIER, *Histoire générale de la population mondiale*, 3^e éd., Paris 1968, p. 124.

⁴ Sur les débats entre populationnistes et antipopulationnistes, cf. PIERRE GUILLAUME et JEAN-PIERRE POUSSOU, *Démographie historique*, Paris 1970 (Collection «U»), chap. XI, pp. 319 et ss., et XIII, pp. 384 et ss., avec utile bibliographie.

⁵ Cf. une brève synthèse de la question proposée par GORAN OHLIN, «Historical Evidence of Malthusianism», in: *Population and Economics*, éd. PAUL DEPREZ, Winnipeg 1970.

sociétés humaines dans leur évolution, se soit préoccupée à son tour de mesurer les populations dont elle fait son objet, et que l'historien se soit mis à compter les hommes⁶.

Le champ de l'histoire démographique

Entendons-nous bien: compter les hommes, ce n'est pas seulement dénombrer les individus qui, à un moment donné, peuplaient un village, une ville, une province, un pays, voire un continent ou le monde tout entier; ce n'est pas seulement, non plus, suivre l'évolution du niveau numérique de ces populations dans leur développement chronologique. Ces comptes-là sont importants, certes, ils sont même essentiels; et je crains qu'ils ne soient aujourd'hui trop délaissés par la recherche, sans doute parce que les sources, jusqu'au XIX^e siècle et souvent même pendant celui-ci, sont bien décevantes, mais aussi parce que les jeunes historiens préfèrent se porter vers des élaborations statistiques plus sophisti-

⁶ Sur l'histoire démographique générale cf. surtout la grande synthèse de M. REINHARD A. ARMENGAUD et J. DUPÂQUIER, *op. cit.* – CARLO CIPOLLA, *Histoire économique de la population mondiale* (traduit de l'anglais), Paris 1965. – W. KÖLLMANN und P. MARSCHALK, *Bevölkerungsgeschichte*, Köln 1972. – Données statistiques succinctes sur chaque pays dans le précieux répertoire de E. KIRSTEN, E. W. BUCHHOLTZ und W. KÖLLMANN, *Raum und Bevölkerung in der Weltgeschichte*, 3^e éd., 4 vol., Würzburg 1965–1968. – Pour l'Europe, on consultera les chapitres consacrés à l'histoire démographique dans *The Fontana Economic History of Europe*: J. C. RUSSEL, *Population in Europe, 500–1500*, London 1969; ROGER MOLS, *Population in Europe, 1500–1700*, London 1972; ANDRÉ ARMENGAUD, *Population in Europe, 1700–1914*, London 1970; ces chapitres ont été d'abord publiés à part, et sont maintenant repris dans les volumes de cette collection, aux tomes I, London 1972, II (à paraître) et III, London 1973. – Pour quelques pays: JULIUS BELOCH, *Bevölkerungsgeschichte Italiens*, 3 vol., Berlin 1937–1961; E. KEYSER, *Bevölkerungsgeschichte Deutschlands*, 2^e éd., Leipzig 1941; ANDRÉ ARMENGAUD, *La population française au XIX^e siècle*, Paris 1971; ID., *La population française au XX^e siècle*, Paris 1965 (coll. «Que sais-je?»); E. A. WRIGLEY, éd., *An Introduction to English Historical Demography from the 16th to the 19th Century*, London 1966; WILHELM BICKEL, *Bevölkerungs-*

quées et plus à la mode. D'autant mieux que celles-ci s'avèrent, elles aussi, passionnantes et, il faut le dire, payantes, c'est-à-dire très utiles. Connaître les structures d'une population par âges et par sexes, évaluer l'espérance de vie moyenne des gens qui composent cette population, à la naissance ou au moment de l'arrivée à l'âge adulte; savoir combien se marient et l'âge moyen lors de cet événement; déterminer le nombre moyen d'enfants par ménage, et à quel âge de leurs parents ils viennent au monde; mesurer le rapport, la «balance» des naissances et des décès. Pour cela, reconstituer minutieusement les familles, avec le couple que la mort désunit et qui se reforme par le remariage (parfois les remariages successifs) du conjoint survivant, avec ses enfants – ceux qui meurent en naissant ou en bas âge, ceux qui parviennent à l'âge adulte et forment à leur tour une famille⁷: autant d'opérations passionnantes et délicates, qui font appel à la patience de l'historien, à son imagination comme à son expérience, donc aux qualités premières requises par notre métier. Des opérations qui lui révèlent non seulement les joies et les peines des hommes et des femmes qu'il observe, mais les difficultés que ceux-ci ont rencontrées pour exister, simplement. Or, ces difficultés, elles ont été surmontées, en fin de compte, puisque l'humanité ne s'est pas éteinte mais a su au contraire prospérer, tant bien que mal. Difficultés surmontées moins par une soumission aveugle aux conditions naturelles que par l'exercice d'une

geschichte und Bevölkerungspolitik der Schweiz seit dem Ausgang des Mittelalters, Zürich 1947.

⁷ Cf. LOUIS HENRY, *Manuel de démographie historique*, 2^e éd., Genève-Paris 1970; et la démonstration partielle du même auteur, *Anciennes familles genevoises. Etude démographique: XVI^e–XX^e siècle*, Paris 1956. – Les revues *Population Studies* (Cambridge), *Population* (Paris) et *Annales de Démographie historique* (Paris) ont proposé d'autres exemples d'applications qu'il n'est pas possible d'énumérer ici; cf. le bilan proposé récemment par les *Annales. Economies – Sociétés – Civilisations*, 27 (1972), numéro spécial, sous le titre «Familles en fiches», par divers auteurs, pp. 977–1090. – Pour la Grande Bretagne, cf. E. A. WRIGLEY, éd., *An Introduction...*, op. cit., chap. IV; id., «Some problems of Family Reconstitution using English Parish Register Material», in: *Troisième Conférence Internationale d'Histoire Economique, Munich 1965*, t. IV, Paris-La Haye 1972, pp. 199–221; id., éd., *Nineteenth-Century Society. Essays in the use of quantitative Methods for the Study of social Data*, Cambridge 1972.

volonté, une volonté collective et qui s'est située le plus souvent au niveau de l'inconscient, mais qui n'en a pas été moins efficace⁸.

Compter les hommes, c'est donc aussi rendre compte, à travers l'analyse statistique minutieuse, des attitudes démographiques ; c'est rejoindre par là l'histoire captivante, fondamentale mais si mal connue encore, des mentalités⁹. Pourtant cette orientation – dirai-je : cette ambition ? – de la recherche historique a ses limites, bien évidentes. Elle est restreinte, par la force des choses, à l'observation de quelques paroisses que le chercheur estime *a priori* représentatives d'un ensemble géographique ou social plus large, ou qui sont privilégiées par l'état de conservation des documents, archives d'état-civil ou archives familiales principalement. Histoire des individus, presque au sens médical, mais non histoire des personnes, du rôle qu'elles ont joué : cette histoire devrait-elle donc, pour réussir, retenir tous les individus ? Laissons là cette absurdité. Mais il reste que l'orientation de recherche que je viens d'évoquer se situe, et ne peut se situer, qu'au niveau d'une «micro-histoire» : d'où un problème d'adhérence à la connaissance historique générale, celle-ci «macro-histoire». Je me propose d'y revenir plus loin.

Mais ce n'est pas tout. L'histoire démographique connaît d'une foule d'autres problèmes qu'il ne m'est même pas possible d'énumérer tous. Rappelons-en quelques-uns, qui occupent aujourd'hui une place essentielle dans la recherche. Et d'abord, le problème des migrations ; ou plutôt, devrais-je dire, les problèmes¹⁰. Car, à travers

⁸ Cf. la démonstration exemplaire d'EMMANUEL LE ROY LADURIE, *Les Paysans de Languedoc*, 2 vol., Paris 1966.

⁹ Cf. GEORGES DUBY, «Histoire des mentalités», in : *L'histoire et ses méthodes*, sous la direction de CHARLES SAMARAN, Paris 1961.

¹⁰ De nombreux travaux ont été consacrés, jusqu'ici, aux divers mouvements migratoires, mais davantage dans l'optique d'une histoire politique, économique, sociale, culturelle, etc. qu'en fonction d'une problématique strictement démographique. On manque d'autre part d'études comparatives de ces mouvements, abstraction faite du livre classique du géographe MAX. SORRE, *Les migrations des peuples. Essai sur la mobilité géographique*, Paris 1955. – Cf. aussi le volume consacré aux «Migrations» des *Annales de démographie historique* 1970, où sont rassemblées de nombreuses contributions, surtout monographiques ; pour la Suisse, celle d'ALFRED PERRENOUD, «Les migrations en Suisse sous l'Ancien Régime : quelques problèmes», pp. 251 à

toute l'histoire comme aujourd'hui, les phénomènes de migrations s'observent à plusieurs niveaux différents et inégaux. Migrations locales et souvent saisonnières, celles des troupeaux transhumants et des bergers qui les accompagnent, celle des mendians et des vagabonds, ne relèvent peut-être pas directement de l'histoire démographique; mais elles ne lui sont pourtant pas complètement étrangères: elles dépendent des densités démographiques, et les affectent à leur tour. Avec les migrations constantes au niveau de la région, celle des ruraux de la plaine ou de la montagne vers les villes plus ou moins proches¹¹, nous entrons dans une problématique démographique en somme permanente et qui revêt donc, pour l'historien, la plus haute importance. Mais voici les grandes migrations, celles qui conduisent des milliers, voire des millions d'hommes vers des horizons lointains – à l'échelle de leur temps. Migrations définitives, ou voulues telles, sans espoir ou sans intention de retour, lentes ou immédiates: celle des Helvètes au premier siècle avant notre ère; celles des tribus «barbares» à la fin de l'Antiquité; plus tard, celle, par exemple, des Walser – étrange errance d'une société qui transfère avec elle ses lois et sa culture, traversant ainsi dans des conditions qui restent assez mystérieuses, et sans s'altérer, des régions où vivent d'autres gens et règnent d'autres mœurs¹²; plus près de nous, dès le XVI^e siècle mais aux XIX^e et XX^e surtout, la masse des émigrants vers les pays d'outre-mer. Et il y a aussi des migrations temporaires, au moins dans leur intention: celle de certains métiers, par exemple; je pense aux architectes tessinois; mais avant tout, bien sûr (et pour rester dans le cadre de notre histoire nationale), au service mercenaire¹³.

260, constitue un excellent point de départ. – Une autre série de contributions sur ce thème, avec des horizons plus divers, dans *Population and Economics*, éd. P. DEPREZ, *op. cit.*

¹¹ Cf. par exemple l'essai de PAUL GUICHONNET, «L'émigration alpine vers les pays de langue allemande», in: *Revue de géographie alpine*, 1948, pp. 533–576.

¹² Cf. HANS KREIS, *Die Walser. Ein Stück Siedlungsgeschichte der Zentralalpen*, 2^e éd., Bern-München 1966; PAUL ZINSLI, *Walser Volkstum in der Schweiz, in Vorarlberg, Liechtenstein und Piemont. Erbe, Dasein, Wesen*, 3^e éd., Frauenfeld 1970.

¹³ Cf. HERMANN SUTER, *Innerschweizerisches Militär-Unternehmertum im 18. Jahrhundert*, Zürich 1971.

Or, ces divers niveaux, ces diverses formes de migrations relèvent, évidemment, d'étiologies différentes. Que les motifs économiques dominent, nul n'en doutera. Insuffisance des ressources du sol, manque d'emploi, espoir – ou illusion – de revenus plus substantiels: autant de raisons qui n'ont cessé, et ne cesseront probablement jamais, de déplacer les hommes, individuellement, par familles ou par groupes plus nombreux. Mais il y a d'autres motifs aussi, non moins puissants: menaces de voisins brutaux; persécutions religieuses et raciales (dont les exemples n'envahissent que trop l'histoire passée, récente ou présente); perte des libertés individuelles ou des priviléges d'un groupe social (les émigrés de la révolution française¹⁴, ou de celle d'Octobre), etc. etc. En fin de compte, cependant, toutes ces migrations, lorsqu'elles sont collectives, participent, à leur origine, de deux sentiments: la nécessité objective ou subjectivement ressentie, ou la peur. Nous rejoignons, ici encore, l'histoire des mentalités.

Il est enfin un dernier groupe de questions qui ressortissent, en partie tout au moins, de l'histoire démographique, et qui méritent aussi une attention particulière: celles qui touchent à la répartition des populations sur un espace donné (question des densités de peuplement) et à la dynamique de cette répartition, c'est-à-dire aux forces qui la déterminent et, sans cesse, la modifient. En d'autres termes, il s'agit de l'équilibre démographique qui s'établit entre populations urbaines et populations rurales, ou bien – et ceci nous concerne, en Suisse, plus particulièrement – entre populations du plateau, des basses vallées des sillons alpins ou des hautes vallées de la montagne. J'ai pu relever, ailleurs, l'intense urbanisation de notre plateau entre le XII^e et le XIV^e siècle, mais en même temps le phénomène d'atomisation qui la caractérise¹⁵: en effet, la densité relativement médiocre de l'ensemble démo-géographique constitué par le plateau ne laisse pas les villes nombreuses qui se sont créées dépasser un seuil de peuplement fort bas et rapide-

¹⁴ C'est l'occasion de signaler ici le livre tout récent de GEORGES ANDREY, *Les émigrés français dans le Canton de Fribourg (1789–1815). Effectifs, activités, portraits*, Neuchâtel 1972.

¹⁵ JEAN-FRANÇOIS BERGIER, *Problèmes de l'histoire économique de la Suisse. Population, Vie rurale, Echanges et Trafics*, Berne 1968, pp. 21–29.

ment atteint¹⁶; de sorte que ces cités, à très peu d'exceptions près (et encore: Bâle ni Genève, les plus peuplées jusqu'au seuil du XIX^e siècle, n'ont jamais fait figure de grandes villes), se sont fort peu développées, numériquement parlant. L'industrialisation elle-même, si elle a accéléré la croissance de plusieurs d'entre elles, n'a pas altéré sensiblement cette structure d'ensemble ni le nécessaire équilibre ville/campagne qui en était la cause. D'autre part, l'économie d'élevage qui dominait la vie des peuples montagnards¹⁷ ne créait pas assez d'emplois pour absorber un surplus de naissances qui semble avoir été, à la fin du moyen âge, plus important que celui du plateau; elle contraignait donc les jeunes paysans à émigrer et maintenait ainsi non seulement l'équilibre d'une société où l'on rencontrait plus de femmes que d'hommes, mais aussi une étonnante stabilité du niveau démographique: abstraction faite des catastrophes¹⁸ (épidémies ou grandes famines), donc de vides rapidement comblés d'ailleurs, la population des régions alpines n'a probablement guère varié depuis la fin du moyen âge jusqu'au début de notre siècle...

Les chemins de l'histoire démographique

L'histoire démographique – qui est curiosité ouverte à toutes ces questions – ne date pas d'hier. Au fond, les historiens n'ont-ils pas

¹⁶ Au cours de la discussion qui a suivi cet exposé, M. Nicolas Morard a attiré l'attention sur le cas du pays fribourgeois au moyen âge. Il croit pouvoir constater une première poussée démographique aux IX^e–X^e siècles, créatrice de nouveaux habitats, alors que l'expansion dès le XI^e siècle se serait réalisée au profit des localités déjà existantes (la ville neuve de Fribourg exceptée).

¹⁷ BERGIER, *op. cit.*, pp. 46 et ss.

¹⁸ L'étude de la Peste noire de 1348–1350 en Suisse et de ses conséquences, tant démographiques qu'économiques, sociales et politiques, reste à faire, comme celle des épidémies suivantes. On trouve des indications partielles et locales dans la plupart des chroniques urbaines de la fin du moyen âge ou des débuts de l'époque moderne, et dans les ouvrages des historiens de la médecine dans notre pays, par exemple LÉON GAUTIER pour Genève, EUGÈNE OLIVIER pour le Pays de Vaud, etc. Cf. les remarques de LOUIS BINZ, «La population du diocèse de Genève à la fin du Moyen Age», in: *Mélanges... Antony Babel*, Genève 1963, t. I, pp. 145–196.

toujours été sensibles, plus ou moins, au poids des hommes dans la toile de fond des événements qu'ils exposaient ? A ces débats entre populationnistes et antipopulationnistes que je rappelais au début de mon exposé, ils ont apporté leur grain de sel. Pendant longtemps, la précision des chiffres ou des proportions n'a pas été leur plus grand souci et les indications mal vérifiées qu'ils croyaient devoir retenir n'avaient pas grande valeur, même à leurs propres yeux. Ils les proposaient néanmoins à leurs lecteurs, ce qui signifie que l'aspect démographique des réalités s'imposait tout de même, parfois, à leurs démonstrations¹⁹.

Peu à peu – mais je n'ai pas le temps ici de retracer les étapes d'une telle évolution – le besoin d'une connaissance plus précise s'est fait sentir. La démographie est une science sociale née, comme plusieurs autres, des pénibles tensions qui se sont manifestées au sein des sociétés industrielles du siècle passé. Elle est d'ailleurs longtemps restée liée étroitement à la statistique, presque confondue avec celle-ci. Le terme même de «démographie» n'aurait été utilisé pour la première fois, selon Littré, qu'en 1799, et il n'était guère encore courant dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Cependant cette nouvelle discipline s'est constitué une problématique autonome, de plus en plus riche et diversifiée ; elle a forgé les instruments conceptuels adéquats. Elle a fourni ainsi indirectement aux historiens les éléments d'une approche plus scientifique des questions qu'ils étaient amenés à se poser sur ce sujet²⁰.

Il est juste de relever – et c'est pour nous une leçon de modestie – que l'impulsion donnée aux travaux d'histoire démographique n'est pas venue, en général, des historiens, mais bien plutôt des démographes. Pour résoudre les problèmes que ceux-ci posaient soit en termes de théorie, soit à des fins normatives, les démographes ont eu besoin du champ d'expérience de l'histoire, des séries de données dans le temps que leur procuraient les documents

¹⁹ Voyez certaines pages de Michelet, Tocqueville, Ranke, Mommsen, d'autres encore.

²⁰ Notamment les ouvrages de A. LANDRY, *Traité de démographie*, Paris 1949 ; LOUIS CHEVALIER, *Démographie générale*, Paris 1951 ; ALFRED SAUVY, *Théorie générale de la population*, 2 vol., Paris 1954–1963.

d'archives²¹. C'est ainsi dans leur sillage que nous avons adopté, à nos fins d'historiens, la problématique, les méthodes et les instruments imaginés par nos collègues démographes. Il en va d'ailleurs encore ainsi aujourd'hui. Et si les historiens étudient désormais attentivement l'histoire démographique, il faut reconnaître qu'ils n'ont pas eux-mêmes beaucoup innové dans ce secteur.

Au départ, c'est-à-dire dès la fin du siècle dernier, les historiens se sont intéressés surtout au premier des aspects que je signalais tout à l'heure : ils ont dénombré les individus, mesuré l'évolution des populations ; tantôt ils se sont livrés à des recherches minutieuses et érudites sur de petits espaces, celui d'une ville, d'une paroisse ou d'un groupe de villages, à partir des polyptyques, des terriers, des listes de feux jadis dressées par les agents du fisc seigneurial, ou des recensements (pour l'époque dite «comtemporaine», expression qui n'a plus guère de sens à présent si elle se réfère au XIX^e siècle!) ; tantôt ils ont risqué des évaluations plus globales, à l'échelle d'une région, d'un pays, etc. Ces travaux, lorsqu'ils sont solides et intelligents (ce qui est, heureusement, le cas d'un grand nombre d'entre eux) gardent tout leur intérêt et ils méritent, je l'ai déjà dit plus haut, d'être poursuivis. Ils nous sont indispensables. Cette connaissance-là forme la base de l'histoire démographique.

Mais l'intérêt s'est ensuite élargi, et cet élargissement est devenu sensible surtout depuis une vingtaine d'années. Il s'est porté parallèlement vers les autres aspects que j'évoquais plus haut : structures et attitudes démographiques ; migrations ; rapports et équilibres entre villes et campagnes²². Je ne crois pas me tromper en affirmant cependant que les plus gros efforts ont été entrepris au

²¹ Caractéristiques à cet égard les livraisons de la revue *Population* (Paris), depuis 1946.

²² On en trouvera témoignage, entre autres, dans plusieurs ouvrages récents et importants qui constituent autant d'introduction à l'histoire démographique : D. V. GLASS and D. E. C. EVERSLY, *Population in History*, London 1965 ; ANDRÉ ARMENGAUD, *Démographie et société*, Paris 1966 ; T. H. HOLLINGSWORTH, *Historical Demography*, London 1969 ; et les ouvrages déjà cités de LOUIS HENRY, *Manuel...* ; P. GUILLAUME et J. P. POUSSOU, *Démographie historique* ; E. A. WRIGLEY, éd., *An Introduction...*, etc.

profit de ce que j'appelais tout à l'heure la «micro-histoire», c'est-à-dire les analyses strictement localisées des structures démographiques et des comportements au niveau de la famille et des individus qui la composent. Ceci est en tout cas vrai en France et dans les pays anglo-saxons. La possibilité de recourir aux ordinateurs de plus en plus puissants de génération en génération (et les générations d'ordinateurs se succèdent à des intervalles de quelques années seulement) a été décisive à cet égard; car l'ordinateur seul est capable de venir à bout dans un délai raisonnable du traitement des informations recueillies dans les archives, et de construire des modèles quantitatifs et qualitatifs d'une portée suffisante pour enrichir sensiblement, et valablement, la connaissance historique des populations. Reste, évidemment, la collecte des informations, le dépouillement complet (ou, dans certains cas, par sondage) des registres d'état-civil notamment, puis les opérations indispensables de vérification, d'estimation des erreurs et omissions dans l'appareil documentaire, enfin la programmation en fonction du but de l'enquête comme des exigences techniques de l'opération²³. Cela demande un travail aussi énorme que délicat, souvent fastidieux, une main-d'œuvre considérable mais qui soit en même temps compétente²⁴. Ici aussi, de nouvelles techniques sont en voie d'être mises au point; celle, en particulier, qui consiste à éviter la double démarche d'une notation conventionnelle des données (sur une fiche conforme à un modèle-type), puis de leur transcription dans le

²³ Sur ces opérations, cf. MICHEL FLEURY et LOUIS HENRY, *Des registres paroissiaux à l'histoire de la population. Manuel de dépouillement et d'exploitation de l'état-civil ancien*, Paris 1956; IDD., *Nouveau manuel de dépouillement...*, Paris 1966. Sur les vérifications, L. HENRY, *Manuel...*, pp. 3-26. – Cf. aussi les articles de YVETTE DAUBÈZE et JEAN-CLAUDE PERROT, «Un programme d'étude démographique sur ordinateur»; P. S. SCHOFIELD, «Démographie sur ordinateur», in: *Annales E.S.C.*, 27 (1972), pp. 1047-1070 et 1071-1082.

²⁴ «Ce n'est pas de l'ordinateur que viendra le miracle, mais du chercheur lui-même», rappelle sagement ANTOINETTE CHAMOUX au seuil de son article «La reconstitution des familles: espoirs et réalités», in *Annales E.S.C.*, 27 (1972), p. 1083. Cet auteur relève en outre que les dimensions énormes de cette recherche micro-historique l'a restreinte jusqu'ici essentiellement à des paroisses rurales, les villes restant «assez méconnues» (ce qui est, pour le moins, un euphémisme...).

langage de l'ordinateur sur une carte à perforer ou sur une bande magnétique, par une dictée des informations lues dans le registre d'état-civil par l'opérateur-érudit et directement traduites par lui dans le langage qui convient²⁵. Mais, on s'en rend compte, tout cela coûte fort cher. Et de telles méthodes ne peuvent être mises en œuvre que dans une mesure évidemment assez limitée. Le progrès des recherches de ce type est donc lent. A l'heure actuelle, un bon nombre de résultats ont été obtenus, qui sont sans aucun doute localement très intéressants; mais ils ne concernent encore que des espaces géo-démographiques restreints et dispersés, de sorte qu'il me paraît pour l'heure prématuré de nous prononcer sur leur valeur d'ensemble. Il importe, avant tout, de résister à la tentation souvent forte d'extrapoler à partir de résultats locaux et d'en accepter les conclusions pour un ensemble plus étendu... Est-il besoin de souligner, d'autre part, que les recherches de ce type intéressent avant tout l'histoire moderne? L'analyse systématique des structures démographiques ne peut remonter qu'aussi loin que nous disposons des registres d'état-civil en séries continues: dans les meilleurs cas au XVII^e siècle, très rarement à la fin du XVI^e. Au-delà, et pour le moyen âge particulièrement, des sources indirectes et beaucoup moins précises peuvent amener à des observations satisfaisantes, comme J. C. Russel, le Père Mols et David Herlihy en ont apporté la preuve, mais qui n'auront jamais la même rigueur ni la même ampleur²⁶ que ce que nous pourrons connaître des siècles plus proches de nous.

²⁵ Le pionnier en la matière est MARCEL COUTURIER, qui a mis au point le langage Forcod B; cf. ses articles «Vers une nouvelle méthodologie mécanographique. La préparation des données», in: *Annales E.S.C.*, 21 (1966), pp. 769-778; «Nouveau débat sur démographie historique et mécanographie électronique», in: *Annales de démographie historique 1967*, pp. 51 et ss.; et sa communication au V^e Congrès international d'histoire économique (Lénin-grad, 1970), à paraître dans les *Actes* de ce congrès. - Cf. aussi A. CHAMOUX, art. cité.

²⁶ J. C. RUSSEL, *Late Ancient and Medieval Population*, Philadelphia 1958; ID. «Recent Advances in Medieval Demography», in *Speculum*, 40 (1965), pp. 84-101; ID., chap. cité de *The Fontana Econ. Hist. of Europe*. - R. MOLS, *Ibidem*. - DAVID HERLIHY, «Quantification and the Middle Ages», in: VAL R. LORWIN and JACOB M. PRICE, edd., *The Dimensions of the*

D'autre part, le problème n'est pas résolu de savoir comment les conclusions auxquelles nous sommes parvenus ou nous parviendrons demain peuvent être intégrées dans une connaissance historique globale. Nous avons appris déjà beaucoup de choses sur la natalité, la mortalité, la nuptialité, la fécondité de tels groupes de population, de tels milieux sociaux à telle époque donnée, et nous en apprendrons beaucoup plus encore. Mais qu'en ferons-nous? Il me paraît qu'il existe ici un double danger: d'abord celui d'aboutir à des tautologies, de redécouvrir par une voie compliquée des réalités que l'on connaît déjà ou auxquelles on peut atteindre par des voies plus simples. Ensuite, celui de construire une sorte d'histoire parallèle, une histoire fondée sur les seuls faits démographiques et se suffisant de ses propres raisonnements et démarches, sans curiosité pour les autres facteurs d'explication. Pas plus que l'histoire politique, économique, militaire, religieuse, ne se peuvent suffire à elles-mêmes, l'histoire démographique ne saurait s'isoler dans une sorte d'autosatisfaction.

Une pareille mise en garde semble aller tellement de soi qu'elle devrait être inutile. Et pourtant non: je crois qu'elle est nécessaire, aujourd'hui plus que jamais. Car l'histoire démographique est inspirée, je l'ai dit, par les démographes et largement encore dominée par eux. Les historiens qui les suivent subissent leur emprise. Or, si les démarches des uns et des autres ont beaucoup en commun, elles aspirent – j'y insiste – à des fins différentes; la recherche historique dans ce domaine (et ce n'est probablement pas le seul) court le risque d'être détournée de ses fins propres. J'en vois le signe dans un petit phénomène d'ordre sémantique – je crois qu'il est très éloquent. Les animateurs de ces recherches, parmi lesquels je compte beaucoup d'historiens aussi honorables que compétents, ne parlent plus, pour définir leur objet, d'«histoire démographique», mais de «démographie historique» (*historical demography*). L'accent conféré par le substantif n'est plus sur le mot «histoire» mais sur «démographie». Ainsi, la plus substantielle des publications périodiques

Past. Materials, Problems and Opportunities for Quantitative Work in History, New Haven – London 1972, pp. 13–51 (avec une remarquable bibliographie).

consacrée à notre sujet d'aujourd'hui s'intitule «Annales de démographie historique»²⁷, bien qu'elle soit dirigée par quelques collègues dont la réputation, élevée d'ailleurs, reste celle d'historiens... Or, cette interversion ne serait-elle pas le symptôme, justement, d'une tendance à l'isolement (il ne s'agit encore, heureusement, que d'une tendance), à la formation d'une chapelle, ou d'une tour d'ivoire, du haut de laquelle les nouveaux spécialistes de cette démographie historique considéreront avec suffisance les efforts des historiens mieux fidèles à l'unité de la science historique?

Les propos que je viens de tenir vous ont-ils paru peut-être trop pessimistes, ou trop négatifs? Je m'en voudrais d'avoir éveillé l'impression que l'histoire démographique, ou même quelques-unes seulement des voies qu'elle a prises, soit sans issue, et d'avoir peut-être découragé des vocations naissantes (ce qui est bien présomptueux de ma part, car il n'y a pas plus imperméables que les néophytes aux avertissements qui leur sont prodigués...). Je suis en effet convaincu, par les quelques expériences de recherches en ces domaines que j'ai eu l'occasion de conduire moi-même, ou de suivre de près²⁸, que l'histoire démographique dans toute son extension, ou même la démographie historique (dans son sens technique-ment plus spécialisé), est une discipline utile, indispensable même, dont nous ne saurions trop apprécier la contribution à la science historique. Je pense que sa place dans la famille des disciplines historiques va grandir encore dans les années à venir, pour notre plus grand profit. Mais je voudrais bien souligner, une fois encore, qu'il ne peut s'agir que d'une contribution, non d'une forme d'histoire pour elle-même. L'histoire démographique est plus qu'une science auxiliaire (comme la paléographie, la diplomatique ou la sigillographie, par exemple), parce qu'elle n'est pas seulement, pour

²⁷ Un fort volume annuel, depuis 1964.

²⁸ Je me réfère ici à une expérience de mise sur cartes perforées de données concernant la population de Genève au XV^e siècle: JEAN-FRANÇOIS BERGIER et LUIGI SOLARI, «Histoire et élaboration statistique. L'exemple de la population de Genève au XV^e siècle», in: *Mélanges... Antony Babel*, Genève 1963, t. I, pp. 197-225; et aux travaux du Département d'histoire économique de l'Université de Genève, aujourd'hui dirigés par Anne-Marie Piuz et Alfred Perrenoud.

nous, l'interprète d'une connaissance, mais elle constitue une forme de connaissance ; une forme qui, cependant, n'acquiert toute sa valeur que d'une confrontation avec d'autres formes de cette même connaissance, celle d'une histoire qui – comme l'exigeait Lucien Febvre – se veut totale.

Histoire et démographie

C'est sans doute au niveau de l'interprétation, maintenant, que cette connaissance de l'histoire démographique est appelée à collaborer avec d'autres modes de la connaissance historique – d'autres disciplines. C'est bien au sein d'une telle collaboration, mais ainsi seulement, qu'elle peut recevoir sa signification et accéder à la dignité qu'elle mérite. De toutes les disciplines historiques, je n'en vois aucune qui puisse rester indifférente à l'apport de la démographie historique. Toutes peuvent, et toutes doivent se sentir concernées, à un titre ou à un autre ; car toutes les faces de l'histoire, en tous temps, sont impliquées d'une certaine façon par, ou dans le développement démographique des sociétés. Ceci dit, il est clair que le rapport est plus ou moins direct, la collaboration plus ou moins étroite.

L'histoire économique, et l'histoire sociale (conçue au sens de l'évolution des structures sociales)²⁹, sont évidemment les partenaires privilégiés de l'histoire démographique, et le resteront toujours³⁰. Il n'est point d'historien économiste qui ne se trouve constamment confronté avec des questions démographiques, et il ne saurait les écarter sous prétexte qu'il n'est pas un démographe averti – ce que nous ne pouvons être tous. A dire vrai, je vois mal quelle frontière arbitraire nous pourrions tracer entre économie et démographie, parce que l'état d'une population et les moyens dont elle vit sont en corrélation si serrée et si constante qu'ils se re-

²⁹ Cf. le livre très suggestif de PETER LASLETT, *Un monde que nous avons perdu. Les structures sociales pré-industrielles* (traduit de l'anglais), Paris 1969. – D. V. GLASS et R. REVELLE, edd., *Population and Social Change*, London 1972.

³⁰ Voir le titre significatif donné par CARLO CIPOLLA à son livre *Histoire économique de la population mondiale* (cité ci-dessus, note 6).

couvrent largement. Il n'est point de réalité matérielle qui ne trouve une part au moins de son explication dans les conditions démographiques ambiantes; et ceci reste vrai même au niveau le plus élevé de l'activité économique. Les opérations de change des Medici sur la place de Genève, autour de 1450, ne sont-elles pas fonction des densités de peuplement de la chrétienté occidentale, dans laquelle ces banquiers recueillaient la part des dîmes ecclésiastiques destinées au trésor apostolique? Et des courants d'échange des biens de consommation destinés surtout aux concentrations urbaines³¹? Les entrepreneurs des grandes filatures suisses de coton, au XIX^e siècle, n'étaient-ils pas tributaires d'une main-d'œuvre inégalement répartie³²? Plus généralement, la révolution industrielle n'est-elle pas associée à une mutation démographique? Non point tant à l'accélération de la croissance des populations; celles des deux premières nations industrielles, la France et l'Angleterre, manifestent des taux extraordinairement écartés: la population française s'est accrue, à travers tout le XIX^e siècle, de 45% seulement, celle de l'Angleterre de 165%; celle de la Suisse a tenu un honorable milieu, 120%; de tels taux apparaissent donc peu significatifs par eux-mêmes³³. En revanche, le renversement de tendance de la natalité et le recul de la mortalité infantile ont entraîné un bouleversement de la pyramide des âges, un afflux de jeunes gens ou de jeunes filles en quête d'emplois et que l'industrie nouvelle a pu absorber – pas complètement d'ailleurs, ni partout: d'où les grandes migrations vers l'Amérique...

Ce ne sont là que quelques exemples, et je ne puis les multiplier sans abuser de votre patience. Inversément, les phénomènes démographiques trouvent le plus souvent leur source dans une situation économique, qu'elle soit d'ordre structurel – comme l'élevage qui

³¹ Cf. RAYMOND DE ROOVER, *The Rise and Decline of the Medici Bank, 1397–1494*, Cambridge (Mass.) 1963, *passim*. – J. F. BERGIER, *Genève et l'économie européenne de la Renaissance*, Paris 1963, pp. 286 et ss.

³² Cf. BASILIO BIUCCHI, *The Industrial Revolution in Switzerland*, t. IV/2, chap. 10 de *The Fontana Econ. Hist. of Europe*, London 1969 (à part) et 1973 (en volume).

³³ Cf. J. F. BERGIER, *Problèmes...*, *op. cit.*, pp. 18 et ss.; ID., *Naissance et croissance de la Suisse industrielle*, à paraître en 1973.

chasse les jeunes hommes de la montagne, dépourvus de travail – ou d'ordre conjoncturel – mauvaises récoltes, crises industrielles, etc. Le lien intellectuel entre histoire économique et démographique est affirmé par le fait que depuis treize ans, les Congrès de l'Association internationale d'histoire économique sont le lieu de rencontre des historiens démographes du monde entier, auxquels une section a été plusieurs fois réservée³⁴.

Mais il est peut-être plus intéressant de relever ici d'autres collaborations possibles avec l'historien démographe. Plaçons-nous un instant dans la perspective de l'histoire politique, et de celle des institutions. Les incidences de la politique sur les mouvements migratoires ont été déjà relevés tout à l'heure. Il est, cependant, bien d'autres rapprochements possibles. Pensons aux villes médiévales, aux protections et priviléges dont elles bénéficièrent pour se développer, aux fondations de villes neuves: autant de faits d'ordre démographique déterminés par le besoin de prestige, les rivalités et les ambitions seigneuriales ou princières, les préoccupations stratégiques. Pensons à la colonisation des terres fertiles de l'est européen, sur la Vistule et jusqu'aux confins de la Moscovie par des paysans allemands, sous l'égide des chevaliers teutoniques: autre phénomène où démographie et économie sont inextricablement mêlées à des préoccupations d'ordre politique, et religieux aussi. Pensons à tous les déplacements plus ou moins forcés de populations destinés à renforcer sur telle région l'emprise d'un souverain, d'un gouvernement mal accepté – dans les pays baltes par exemple. Je rappelais

³⁴ Les travaux de ces sections aux Congrès de Munich et Bloomington (USA) ont fait l'objet de publications particulières: *Troisième Conférence internationale d'histoire économique, Munich 1965*, t. IV, *Demography and Economy*, éd. par D. E. C. EVERSLY, Paris-La Haye 1972; *Population and Economics. Proceedings of section V (Historical Demography) of the IVth Congress of the International Economic History Association...* (1968), éd. par PAUL DEPREZ, Winnipeg 1970; les *Actes* du Congrès de Léningrad (1970) sont sous presse. Les problèmes d'histoire démographique apparaissent aussi à l'ordre du jour des congrès quinquennaux du Comité international des Sciences historiques, dont les *Actes* sont également publiés. Enfin, plusieurs colloques spécialisés ont eu lieu sur des thèmes intéressant notre sujet, notamment à Liège (sur la mortalité), cf. *Actes du Colloque international de démographie historique*, Paris 1965.

au seuil de cet exposé la dimension des débats politiques autour du problème démographique dans les Etats industriels modernes: ils produisent leurs effets sur les progrès de l'hygiène publique, sur la natalité (un problème qui reste actuel partout dans le monde), sur les lois régissant l'immigration dans les pays neufs (et même en Suisse...), etc.

Mais on peut aller plus loin, et se demander par exemple comment, aux différentes époques de l'histoire, le problème démographique a été ressenti par les contemporains et plus ou moins maîtrisé. Au moyen âge, ce problème est indissolublement lié à l'administration domaniale. Compter les hommes, c'est d'abord compter les terres et les revenus que le seigneur en attend. Les polyptyques comme celui d'Irminon, le *Domesday Book*, les terriers, *Urbare*, cartulaires et autres registres de cette nature ne recensent les gens qu'en tant que ceux-ci sont attachés au sol qu'ils labourent³⁵. Mais voici les villes, dès le XIII^e siècle sièges d'une richesse mobilière de plus en plus importante; pour le seigneur, le prince, la commune, plus tard l'Etat, c'est la personne qui devient source de revenus, et non plus la terre dont le bourgeois s'est détaché: «*Stadtluft macht frei!*». Les listes de feux, les rôles d'impôts et autres levées diverses sont devenus, pour les historiens, des sources démographiques inestimables³⁶; pour ceux qui les faisaient dresser, ils avaient une double fonction d'information démographique et d'instrument fiscal, l'une servant l'autre. Beaucoup plus tard – un peu au XVIII^e siècle, surtout au XIX^e –, ces deux fonctions ont été séparées: les recensements de population auquel chaque Etat procède régulièrement ne revêtent plus que la fonction informative, mais partout on y attache la plus grande valeur.

Après l'histoire politique, jointe à celle des institutions, évoquons un instant l'histoire religieuse. Ses rapports avec la démographie historique sont-ils moins évidents? Et pourtant. Laissons le fait que la source principale de nos connaissance des structures

³⁵ Cf. D. HERLIHY, art. cité.

³⁶ Méthode et bilan de la démographie urbaine dans le grand ouvrage du P. ROGER MOLS, *Introduction à la démographie historique des villes d'Europe du XIV^e au XVIII^e siècle*, 3 vol., Louvain 1955 (un volume réservé à la bibliographie).

démographiques modernes, les «livres de paroisse», soit de nature ecclésiastique et enregistre, avec les baptêmes, mariages et enterrements, des actes de la vie religieuse. Laissons aussi les grandes migrations qui ont des motifs religieux à leur origine, depuis celles d'Israël dans les temps bibliques jusqu'au refuge protestant. Et posons-nous d'autres questions. Quelle a été, par exemple, l'attitude de l'Eglise médiévale devant la grande croissance démographique, de l'an mil au seuil du XIV^e siècle? C'est Raoul le Glabre qui, au XI^e siècle, évoque ce «blanc manteau d'églises neuves» dont se couvrent les campagnes d'Occident. Cette image célèbre ne souligne-t-elle pas l'effort d'adaptation auquel a dû se soumettre l'Eglise pour tenir son rôle spirituel, et temporel aussi? Quelles ont pu être, d'autre part, les incidences démographiques et sociales sur le développement des ordres réguliers, particulièrement des ordres mendians? Jacques Le Goff a émis sur ce sujet des suggestions importantes³⁷. Mais passons à un autre temps, celui de la Réforme. Celle-ci a eu lieu en un siècle où, après les catastrophes et l'impressionnant recul démographique des XIV^e et XV^e siècles, la population de l'Europe reprend une pente clairement, fortement ascendante; la protestation de Luther, les sermons de Zwingli atteignent des populations qui commencent tout juste, une ou deux générations après la reprise, à être plus nombreuses et à le sentir: est-ce pure coïncidence? Sans pouvoir documenter une réponse à cette question, il me paraît difficile d'imaginer qu'une telle rencontre ne soit qu'un hasard. Et de toute façon, les théologiens réformés, pas plus que leurs confrères romains assemblés au Concile de Trente, n'ont pu ignorer tout à fait un phénomène qui affectait singulièrement leurs conceptions ecclésiologiques et la vie des paroisses. Comment ont-ils réagi³⁸? Sautons encore un siècle ou deux, nous voici au temps des

³⁷ JACQUES LE GOFF, «Apostolat mendiant et fait urbain dans la France médiévale: l'implantation des ordres mendians», in *Annales E.S.C.*, 23 (1968), pp. 335-348.

³⁸ Cette question n'a guère encore retenu l'attention des théologiens ou des historiens de la Réforme. Même le pasteur ANDRÉ BIÉLIER, dans sa vaste analyse de *La pensée économique et sociale de Calvin*, Genève 1959, est passé à côté. – Cf., ci-après, le bref rapport de M. HENRI MEYLAN sur la discussion qu'il a dirigée dans le cadre de la «Journée» de Berne (section

Puritains, et bientôt en pleine révolution industrielle, en pleine mutation des structures de la population. En Angleterre, l'Eglise officielle et conservatrice feint de les ignorer et c'est à des pasteurs de campagne comme Malthus, c'est à des sectes comme celle de Wesley que revient le mérite d'avoir pris conscience de ce qui se passait et d'avoir préconisé des mesures qui allassent au-delà de la simple charité traditionnelle³⁹. Plus tard, au XIX^e siècle, et jusqu'à nos jours, les Eglises et leurs adhérents ont eu des attitudes complexes et pas toujours adéquates devant le triple problème, mais qui n'en forme qu'un, de la croissance démographique (voyez la question de la contraception), de la misère et du clivage social.

L'histoire de l'Eglise ne nous a servi ici que d'exemple et j'aurais pu retenir aussi bien l'histoire militaire, l'histoire de l'art, ou celle de l'éducation, ou de l'acculturation (comme on dit dans les couloirs de l'Unesco). Nous savons tous les incidences de la démographie sur l'alphabétisation, le problème scolaire, les locaux universitaires...

Mais je voudrais, pour clore cette énumération à la fois trop rapide et trop longue, attirer un instant votre attention sur un autre champ, presque encore vierge, de la recherche historique, celui de l'anthropologie. L'anthropologie, science nouvelle (au moins sous cette appellation), très à la mode grâce à des savants aussi divers mais célèbres que Teilhard de Chardin ou Claude Lévi-Strauss, est encore mal définie. Elle intéresse néanmoins aussi l'historien, surtout dans ses deux orientations majeures, l'anthropologie physique, qui est l'étude biologique comparée de la morphologie de

«Renaissance et Réforme»). D'autre part, dans la section «Ancien Régime», et dans le prolongement de mon exposé, M. Alfred Perrenoud a soulevé le problème des rapports entre démographie et confessions religieuses. Aux attitudes populationnistes d'une France catholique, que des travaux récents ont permis de soupçonner, il oppose une «démographie protestante» qu'il a commencé d'observer à Genève: il y découvre une pratique systématique de limitation des naissances, liée naturellement à un niveau de vie relativement élevé. Voilà reposé, en termes neufs, le problème soulevé naguère par Max Weber. Les recherches d'A. Perrenoud méritent d'être poursuivies et, si possible, étendues à d'autres villes suisses.

³⁹ EDWARD P. THOMPSON, *The Making of the English Working Class*, London 1965 (chap. II, pp. 26-54, et *passim*), a apporté sur ce point des informations et des réflexions d'un grand intérêt.

l'homme, et l'anthropologie sociale et culturelle, «qui compare les techniques d'adaptation de l'homme à son milieu naturel (écologie), le comportement social de l'homme, et les produits des différentes cultures et sociétés»⁴⁰. Ces deux orientations ont, de toute évidence, une dimension historique (qui remonte souvent jusqu'à la préhistoire, c'est-à-dire à l'origine même de l'homme)⁴¹. Et cette dimension historique est elle-même liée étroitement aux conditions démographiques. L'anthropologie physique, en effet, associe comportements démographiques et besoins biologiques des individus au sein d'une société: besoins exprimés par la sexualité, le mode d'alimentation, d'habillement, les réalisations culturelles élémentaires⁴². Dans un autre ordre d'idée, des études ont été faites sur l'évolution de la taille des individus masculins, de leur morphologie, de certaines maladies chroniques ou infirmités répandues, d'après les rôles du recrutement militaire du XIX^e siècle⁴³. Il y a là beaucoup de voies ouvertes à la recherche, pour peu que nous y mettions de l'imagination. Mais l'anthropologie historique sociale et culturelle nous conduira sans doute plus loin encore. Je pense que c'est dans cette perspective que les recherches que j'ai mentionnées sur les structures et le comportement démographique, sur la reconstitution des familles, mais aussi sur certaines formes de migrations (par exemple les Walser), s'avèreront bientôt les plus opportunes. L'étude de la famille, à la fois cellule démographique et noyau social, reste à faire, dans l'évolution de ses fonctions à travers les siècles et dans les différents milieux culturels⁴⁴. Les «*Annales – Economies – So-*

⁴⁰ G. DURAND, art. «Anthropologie», in: *Encyclopédia universalis*, vol. 2, Paris 1968, p. 51.

⁴¹ Voir les travaux de A. LEROY-GOURHAN, A. VARAGNAC, etc.

⁴² Cf. FERNAND BRAUDEL, *Civilisation matérielle et capitalisme*, Paris 1967 (et. trad. allemande *Die Geschichte der Zivilisation*, München 1971). – Le numéro spécial des *Annales E.S.C.*, 24 (1969) n° 6, consacré à *Histoire biologique et société*. – J. J. HÉMARDINQUER, éd., *Pour une histoire de l'alimentation*, Paris 1970.

⁴³ JEAN-PAUL ARON, PAUL DUMONT et EMMANUEL LE ROY LADURIE, *Anthropologie du conscrit français d'après les comptes numériques et sommaires du recrutement de l'armée, 1819–1826*, Paris-La Haye 1972.

⁴⁴ Des matériaux pour cette étude dans l'ouvrage (que je n'ai pu encore consulter) de PETER LASLETT and RICHARD WALL, edd., *Household and*

ciétés – *Civilisations* » viennent de consacrer un numéro spécial à « Famille et Société », où voisinent des études sur l'institution familiale, le lignage médiéval, les conditions matérielles du ménage, les comportements biologiques et démographiques, les « stratégies matrimoniales » et un bilan du travail de reconstitution des familles. Historiens, démographes, anthropologues et sociologues s'alignent au sommaire de ce cahier de plus de quatre cents pages⁴⁵.

En Suisse: bilan et perspectives

Il ne me reste plus que quelques instants pour revenir en Suisse, dresser un rapide bilan et suggérer quelques ouvertures concrètes à nos recherches d'histoire démographique.

Au bilan, je constate qu'il y a beaucoup à inscrire à l'actif, et que nous avons lieu d'être fiers de tout ce qui s'est fait déjà. Pour le moyen âge, les infatigables dépouillements d'archives menés par Hektor Ammann pendant un demi siècle et la grande subtilité de sa science, à quoi il faut associer les travaux de plusieurs autres érudits⁴⁶ ont permis de se faire une idée si remarquable de l'état des populations du plateau suisse et de leur mouvement qu'il est douteux que les sources existantes permettent à l'avenir d'aller beaucoup plus loin⁴⁷. On pourra préciser, nuancer, mais je ne crois pas qu'on modifie sensiblement l'image acquise – et il est peu de

Family in Past Time. Comparative Studies in the Size and Structure of the Domestic Group over the Last Three Centuries in England, France, Serbia, Japan and Colonial North America, with Further Materials from Western Europe, London 1972.

⁴⁵ Numéro spécial des *Annales E.S.C.*, 27 (1972), n° 4/5, consacré à *Famille et Société*, complété par quelques articles, *ibidem*, n° 6.

⁴⁶ H. AMMANN, « Die Bevölkerung der Westschweiz im ausgehenden Mittelalter », in: *Festschrift... F. E. Welti*, Aarau 1937, pp. 390–447. – Il n'est pas possible de donner ici les références des nombreux autres travaux de cet auteur où sont abordés des problèmes de population, pas plus que celles de toutes les monographies régionales consacrées à ce thème.

⁴⁷ M. Nicolas Morard, dans la discussion (section « Moyen Âge »), a cependant suggéré qu'une nouvelle lecture démographique des reconnaissances seigneuriales (terriers, *Urbare*) permettrait une approche quantitative plus fine des niveaux de population à l'échelle locale.

régions d'Europe (à part les Pays Bas et l'Angleterre) que l'on connaît aussi bien de ce point de vue. En revanche, la démographie médiévale des Alpes reste à faire, si c'est possible – ce dont je ne suis pas sûr. A partir de la fin du moyen âge, nous disposons, avec le livre classique de Wilhelm Bickel, d'un instrument de travail exceptionnel⁴⁸; vieux déjà de vingt-six ans, donc pionnier en la matière, cet ouvrage reste un modèle du genre, qui embrasse, si succinctement que ce soit, presque toutes les orientations de l'histoire démographique. Il s'appuie essentiellement sur des travaux antérieurs, sur nos grands statisticiens du siècle passé, tel le Tessinois Stefano Franscini⁴⁹, et sur le riche appareil statistique fourni par l'administration fédérale à partir du dernier quart du XIX^e siècle⁵⁰. D'autres travaux récents ont encore éclairé l'histoire du mouvement de la population au cours des cent ou cent cinquante dernières années⁵¹.

Cependant, la vogue de la démographie historique telle qu'elle est pratiquée en Angleterre et surtout en France a gagné notre pays et donné une impulsion nouvelle aux recherches. Jusqu'ici, c'est surtout l'Ancien Régime (XVI^e–XVIII^e siècles) et le début du XIX^e siècle qui en ont profité. Dans les centres de recherches de Genève et de Bâle, de jeunes chercheurs se sont attaqué à la reconstitution des familles et à l'étude des structures démographiques en

⁴⁸ W. BICKEL, *Bevölkerungsgeschichte...*, op. cit. (ci-dessus, note 6).

⁴⁹ *Statistica della Svizzera*, Lugano 1827, et *Nuova Statistica della Svizzera*, Lugano 1847; éditions allemande et française, Aarau 1829, Berne 1848–1851, 1855. – Des ouvrages semblables furent publiés pour certains cantons. Cf. par exemple la *Statistique du Département du Léman* élaborée par SISMONDI (1801) et publiée en 1971 seulement par H. O. PAPPE, à Genève.

⁵⁰ *Statistique de la Suisse*, dès 1862, suivi de l'*Annuaire statistique de la Suisse*, dès 1891. Voir aussi les publications du Bureau fédéral de Statistique où sont donnés les résultats des recensements décennaux (dès 1850), et les publications statistiques des administrations cantonales, communales, etc.

⁵¹ W. WEGMÜLLER, «Die Entwicklung und Umschichtung der Wohnbevölkerung», in: *Strukturwandelungen der Schweizerischen Wirtschaft und Gesellschaft, Festschrift für Fritz Marbach*, Bern 1962, pp. 527–546; W. GASSER-STÄGER, «Landflucht und Verstädterung. Typische Auswirkungen der wirtschaftlichen Entwicklung», *ibidem*, pp. 547–572; R. ZOLLINGER, «Zur Bevölkerungs- und Gesellschaftsstruktur», in: *Ein Jahrhundert schweizerischer Wirtschaftsentwicklung 1864–1964*, Bern 1964, pp. 1–34.

suivant l'exemple et la méthode des historiens démographes français⁵²: je souhaite qu'ils aient cet après-midi l'occasion d'en parler eux-mêmes, en bien meilleure connaissance de cause que moi. Les questions démographiques (et économiques) liées au service mercenaire sont également en chantier. Du côté des migrations, nous avons, avec les livres de Hans Kreis et Paul Zinsli, un bon état de la question des Walser⁵³; des travaux sur les émigrés de la Révolution française en Suisse⁵⁴, sur l'émigration au XIX^e siècle⁵⁵, et sur l'immigration des travailleurs étrangers à partir des années 1880–1890⁵⁶ ont été publiés ou sont en cours. D'une manière générale, je crois pouvoir relever en Suisse un intérêt croissant pour les problèmes d'histoire démographique, et le sujet même proposé à cette première «Journée nationale des historiens suisses» n'en est-il pas la preuve?

Cette faveur nouvelle dont bénéficie aujourd'hui, parmi nous, l'histoire démographique, il me paraît qu'elle vient à point. Car elle va permettre de multiplier les recherches, de les renouveler et de les diversifier. J'ai essayé de montrer, au cours de cet exposé, quelques-unes des possibilités qui s'offrent, quelques-unes des questions qui méritent d'être résolues pour le plus grand profit de la

⁵² Il est souhaitable que ces recherches, qui sont de longue haleine, aboutissent bientôt à des publications. Signalons déjà celle de JÜRG BIELMANN, *Die Lebensverhältnisse im Urnerland während des 18. und zu Beginn des 19. Jahrhunderts*, Basel-Stuttgart 1972, chap. 3.

⁵³ Cités *supra*, note 12.

⁵⁴ Cf. le livre de G. ANDREY, cité *supra*, note 14. J. P. CAVIN, «L'émigration française dans le pays de Vaud au début de la Révolution (1789–1793)», in *Revue historique vaudoise*, 80 (1972), pp. 49–101.

⁵⁵ LEO SCHELBERT prépare une *Einführung in die schweizerische Auswanderungsgeschichte der Neuzeit*, dont un fragment a été publié: «Von den Ursachen der schweizerischen Wanderungen der Neuzeit», in: *Revue suisse d'histoire*, 22 (1972), pp. 397–432. Cf. aussi la toute récente monographie, riche de détails et de perspectives de MARTIN NICOULIN, *La genèse de Nova Friburgo. Emigration et colonisation suisse au Brésil, 1818–1827*. Fribourg 1973, avec une préface de PIERRE CHAUNU.

⁵⁶ Cf., entre autres travaux récents, HERMANN-MICHEL HAGMANN, *Les travailleurs étrangers, chance et tourment de la Suisse*, Lausanne 1966. – RUDOLF SCHLAEPFER, *Die Ausländerfrage in der Schweiz vor dem Ersten Weltkrieg*, Zürich 1969.

science historique toute entière. Préciser notre connaissance de l'état et des mouvements de population en Suisse est un premier devoir que nous devons assumer, je dirai, en priorité; particulièrement pour les siècles d'Ancien Régime, dans le temps, et pour le domaine alpin, dans l'espace, où notre connaissance reste très insuffisante. Paradoxalement, nous en savons davantage sur la population des villes médiévales que sur celles du XVII^e ou du XVIII^e siècle. Etudier soigneusement structures et comportements démographiques au niveau micro-historique est une deuxième tâche que facilite un peu l'exiguïté de notre territoire, mais que complique d'autre part la dispersion des sources et un état parfois lamentable de conservation des livres de paroisse. Cette étude nécessaire nous aidera à connaître plus intimement les conditions d'existence de nos ancêtres, et leur mentalité, donc à comprendre mieux les actes que l'histoire traditionnelle leur impute. Les mouvements migratoires ont connu dans notre pays une intensité assez exceptionnelle: il importe de les observer; car si les mouvements de large envergure, en particulier vers les pays d'outre-mer, commencent d'être mieux connus, il reste beaucoup à apprendre et à comprendre sur les migrations internes, à toutes les époques.

Mais surtout, il faudra tenir compte des perspectives étonnantes que l'histoire démographique ouvre à d'autres secteurs de la recherche. Ce n'est pas aux seuls historiens spécialisés en démographie que je m'adresse ici, mais à tous, afin qu'ils puissent intégrer les connaissances et les méthodes nouvelles à la problématique qui leur est propre. J'espère que les quelques exemples que j'ai proposés tout à l'heure auront convaincu, s'il en était encore besoin, de la richesse potentielle de ces orientations. Jusqu'ici, nous sommes restés en position d'attente, parfois méfiants, tributaires, en tout cas, des expériences – pas toujours réussies, il faut le dire – de nos collègues étrangers: je souhaite que nous fassions preuve d'initiative et d'imagination.

Compter les hommes

Compter les hommes: voilà donc un magnifique programme! Mais que l'historien qui les compte n'oublie jamais que c'est à des

hommes qu'il a affaire – sans quoi ses savantes opérations mathématiques resteront vaines. L'histoire des hommes ne se laisse pas cerner par les nombres seuls, qui négligent ce qu'il y a de contingent, d'irrationnel et de personnel dans les actes et dans les sentiments qui sont le tissu de l'histoire. Une dernière remarque: le programme que je viens de suggérer est immense. Dans chaque direction, il dépasse complètement les forces d'un historien, celles du chercheur isolé. Il nous impose – malgré nous peut-être – le travail en équipe; des équipes soigneusement coordonnées mais où chacun, par sa spécialisation, conserve sa personnalité en élargissant, à travers ses compagnons, son propre horizon. Tous ceux qui se sont essayés au travail en équipe vous diront les satisfactions qu'ils en ont retirées. Afin de compter mieux les hommes du passé, formons donc des familles (nombreuses) d'historiens démographes, favorisons les mariages avec d'autres disciplines dans une nuptialité bien équilibrée et qui conduira, je veux le croire, à la meilleure fécondité!